

Prédication : Psaume 137 « Exprimer sa colère »

Jean-Paul Rabaud, Sanary, 15 mars 2015

Le Psaume 137 !

Un drôle de texte, si j'ose dire, très sensible, poétique même, qui évoque, avec des mots qui nous touchent, la douleur de l'exil, mais qui se termine par cette phrase d'une violence inouïe à nos oreilles : « Heureux qui saisira tes enfants et les écrasera contre le roc ! ».

In-ouïe, au sens propre, inaudible, car nous ne voulons pas l'entendre, à tel point que les trois derniers versets sont souvent omis dans les lectures catholiques romaines.

Et pourtant, ils figurent bien dans notre Bible !

Nous sommes particulièrement marqués, depuis janvier et les tueries parisiennes, par la violence abominable qui a été perpétrée au nom de Dieu. Et qui continue à l'être. Et nous avons interrogé l'Islam sur ses textes parfois violents auxquels prétendent se référer les tueurs, les "chaplains" en occitan. Je ne vais pas traiter cette question des textes sacrés de l'Islam, nous ne sommes pas vraiment là pour cela, et je n'ai en outre aucune compétence pour le faire.

Mais nous avons aussi des textes violents dans notre Bible : le psaume 137, mais il n'est pas le seul. Nous pourrions aussi évoquer d'autres psaumes, comme le psaume 63, ou le prophète Élie, qui massacre allègrement les prêtres de Baal, ou le massacre des habitants de Jéricho... et bien d'autres...

La Bible parle de temps anciens qui sont très violents. Il y a de la violence dans la Bible parce que les hommes sont violents. Cette image de la Bible dérange. La question nous est en quelque sorte retournée : il ne s'agit plus de savoir pourquoi la Bible est violente, mais pourquoi nous résistons à être renvoyés par elle à la violence qui affecte la vie, la violence dont nous avons été ou sommes victimes, et celle que nous produisons, peut-être sans nous en rendre compte, celle qui nous entoure et qui nous laisse si souvent aveugles, démunis, impuissants.

La Bible n'offre pas un message « clé en main ». Elle attend des lecteurs actifs, prêts à mettre toute leur intelligence au service de l'émergence d'un sens qui soit à la fois celui du texte et le leur, individuellement et communautairement.

Le psaume 137 est à la fois touchant et troublant. Personnellement, je le trouve très beau dans son évocation nostalgique, voire tragique, de la patrie perdue. Les Hébreux sont en exil à Babylone, et se souviennent de leur terre, de Sion, de Jérusalem.

C'est Shabbat, ou un jour chômé de Babylone, et des Hébreux vont passer la journée au bord de l'Euphrate... Cela pourrait être une belle réunion amicale, bucolique, avec pique-nique, chansons et siestes, jeux d'enfants et flirts adolescents... Mais le moral n'y est pas. Pas du tout : ils pleurent en se souvenant de Sion.

Ils subissent, durement, le syndrome de l'exilé, que ce soit celui de l'exilé volontaire, comme certains retraités du nord venus en Provence, ou l'exilé involontaire, que la misère ou la guerre a rejeté hors de sa terre. Le syndrome qui fait que l'on est plus bien nulle part, ni sur la terre que l'on a quittée, et qui devient mythique, tant elle est figée dans le souvenir, alors qu'elle continue à vivre et évoluer, ni sur la terre d'exil, à laquelle il ne peut - ou ne veut - s'intégrer, dans l'attente d'un hypothétique retour...

L'exil aiguisé et enjolive la mémoire, l'exil exacerbe la peine et le ressentiment.

Mais pour nos Hébreux, la douleur est d'autant plus forte qu'être loin de Jérusalem, c'est être loin de Dieu qui est dans le Temple. C'est pourquoi ils ont pendu leurs instruments de musique aux saules des rives, arbres stériles, car ils ne peuvent chanter à Dieu en terre étrangère. Et les locaux, - par moquerie ou naïveté, on ne sait - aggravent la douleur en sollicitant des chants. Ils les folklorisent, comme lors des expositions coloniales où l'on demandait des chants ou des danses aux autochtones exposés !

Alors la tension monte.

L'auteur du psaume passe du "nous" au "je" et il est prêt à donner sa main droite, la main forte et agile, la main qui bénit aussi, sa langue qui chante, plutôt que d'oublier Jérusalem, plutôt que

d'oublier Dieu.

Puis, c'est la rage.

La rage, au souvenir de la défaite et de Jérusalem et son Temple, celui de Salomon, détruit ; l'appel à la vengeance destructrice sur Babylone et ce souhait, terrible et terrifiant, d'écraser les enfants. Car le psalmiste ne se contente pas d'un souhait de priver les Perses de descendants, il exprime une image parlante. On imagine sans peine ce qu'il a en tête : le soldat, casqué, tenant d'une main sa lance et de l'autre brandissant le nourrisson pour l'envoyer à toute force s'écraser sur les rochers ! Abominable.

Que faire de ce texte ? L'oublier ? Ou jeter un voile pudique sur les trois derniers versets, comme le fait aussi la version chantée du psaume ?

Je ne le crois pas. Mais réfléchir avec lui.

Première observation : le contexte. C'est le cri d'une minorité. Une minorité qui n'a pas le pouvoir. Cela change déjà considérablement la donne. Le propos serait encore plus monstrueux s'il était le projet d'une majorité ou d'un pouvoir, qui aurait les moyens de le mettre en oeuvre. Et malheureusement, l'histoire - et l'actualité- nous enseignent que cela existe.

Mais ici, l'auteur de ces propos sait parfaitement qu'il n'a pas les moyens de réaliser son projet, même s'il est totalement sincère dans l'instant. En criminologie, on sait bien que le grand basculement entre l'innocence et la culpabilité, ce n'est pas l'intention, mais le passage à l'acte. L'intention n'est pas pénalement punissable et même le commencement d'exécution, s'il y a un renoncement volontaire au passage à l'acte. Qui n'a jamais eu, au moins un instant, un désir, une pulsion de mort ? Ma femme en tout cas m'a dit avoir eu des envies de meurtre à mon égard, mais n'étant pas totalement sûre de pouvoir, personnellement, me ressusciter, elle y a renoncé. Jusqu'à présent du moins !

Sérieusement : être vivant, être chrétien, ce n'est pas être désincarné, à l'abri de toute pulsion, de toute colère, de toute haine. Le scandaleux, l'inacceptable à nos yeux, le mal, peut, doit, être dénoncé, condamné. Il ne s'agit pas de rester dans un univers flou, mou, vaporeux, où tout se vaut, pour fuir le conflit. Cela n'est pas l'Amour, c'est en fait une lâche indifférence. Jésus lui-même a eu de saintes colères et il n'y a pas d'expression plus fausse que "doux Jésus".

Il est même possible d'être en colère contre Dieu. Souvenez vous de la colère de Job à l'égard de l'Éternel. Et cette colère, cette dénonciation du malheur qui l'accablait, ne l'a pas éloigné de Dieu.

Au contraire. Comme il lui a parlé avec droiture, Dieu le rétablit dans sa prospérité.

Parfois, le malheur et la souffrance sont grands, tellement nous pouvons avoir besoin d'être débarrassés de nos ennemis. C'est une manière de gérer sa propre violence : demander à Dieu d'être violent signifie que l'on y renonce soi-même. On ne lèvera pas les armes, on demande à Dieu de le faire. Dieu le fera ou non, cette violence peut se perdre sans être exercée réellement. C'est une manière assez fine de se sortir d'une situation violente que d'invoquer Dieu pour qu'il nous en débarrasse.

Deuxième observation : les Hébreux, dans ce psaume, sont donc en exil, à Babylone. Certes, c'est à la suite d'une défaite militaire ; certes, c'est contre leur gré. C'est par la force qu'ils ont été déportés, du moins une partie d'entre eux, l'élite de Juda. Ce massacre d'innocents qui est souhaité, ils l'ont vécu et en ont gardé le souvenir. Si ce n'est pas une excuse, cela peut être une explication.

Mais cela fait des dizaines d'années. La violence initiale s'est bien estompée. Vu d'aujourd'hui, au XXI^e siècle, il ne faut pas faire d'anachronisme : l'exil à Babylone ne fut pas la Shoah. Avec le temps, les Hébreux se sont relativement intégrés, ils sont prospères, voire certains sont conseillers du Prince... Leur situation n'est pas vraiment inconfortable. Et justement, leur problème, leur grande peur, c'est de disparaître en tant que communauté. Ils ont besoin de se souvenir pour exister. Pour que leur identité subsiste, ils doivent se démarquer des Babyloniens, et rien de mieux que de faire un ennemi de celui à qui on commence à ressembler, avec qui on risque de se confondre. Un ennemi à combattre. Quitte à en rajouter sur la différence et l'animosité. Mais un ennemi qui rapproche de Dieu.

Ce départage, cette différenciation est une nouvelle naissance, un arrachement, douloureux souvent.

Un temps de conflit qu'il faut savoir accueillir, accepter, pour être. Les Hébreux se sont construits dans l'adversité, mais ils sortiront de l'exil, par un décret de Cyrus, blessés, boiteux, mais transformés, bénis, prêts à reconstruire le Temple. Comme un adolescent ne quitte pas, sans conflit avec ses parents, la peau de l'enfant fusionnel qu'il était avec eux. Conflit nécessaire pour devenir un adulte apaisé, capable de construire sa propre vie. Car sinon, c'est la violence de l'amour qui peut tuer l'individu, l'être, distinct de ses géniteurs.

Pour aimer son prochain, il faut d'abord le reconnaître comme un "Autre".

« Ne vous figurez pas que je suis venu apporter la paix sur la Terre ! Je ne suis pas venu apporter la paix mais l'épée. En effet, je suis venu séparer l'humain de son père et la fille de sa mère et la belle-fille de la belle-mère ; et l'homme aura pour ennemi les gens de sa maison » nous dit Jésus selon Matthieu 10 – 34 à 36.

"Doux" ?... Jésus ?

Mais son épée n'est pas celle qui tue, mais celle qui tranche, qui sépare, qui individualise, pour pouvoir faire vivre, en chacun le Christ, pas l'autre. Une épée de taille et non d'estoc.

Troisième observation : la violence, je l'ai dit, est aussi en nous. Mais elle est souvent tabou. Elle est honteuse, cachée, refoulée. À nos propres yeux souvent. Et une colère peut être pire si elle est refoulée que si elle est exprimée. Les faits divers nous rapportent fréquemment ces cas de violence meurtrière apparue soudainement chez des êtres reconnus par tous comme particulièrement doux et pacifiques... Des cocottes-minutes qui explosent tuant tout, y compris l'auteur.

La colère peut et doit sans doute s'exprimer. C'est le premier pas d'un dialogue, difficile certainement, mais qui peut ouvrir l'échange, avec l'autre, reconnu comme tel, avec le Tout Autre, Dieu. L'important est que la parole soit, qu'il y ait expression, même dure, même violente. Car la parole appelle une autre parole et peut aboutir à un dialogue et, peut-être, à une réconciliation. La psychologie nous enseigne que l'absence de parole, l'absence de verbalisation est la pire des solutions et cette absence de parole débouche sur la vraie violence, la violence en acte : violence contre autrui, ou violence contre soi-même. La violence ne doit pas être niée. Elle fait partie de chacun de nous, et ce n'est pas parce que nous ne demandons pas que les enfants de nos ennemis soient écrasés sur le roc que nous en sommes exempts. Cette violence, nous pouvons, nous devons l'identifier et la présenter à Dieu qui nous connaît tels que nous sommes, à qui nous ne pouvons rien cacher. La dire devant Dieu est le premier pas de sa transformation, et Dieu seul sait alors ce que peut en faire sa Grâce. Nous devons lui faire confiance, avec modestie et détermination. Avec la Grâce, nous l'emporterons.

Comme nous le dit Paul dans l'épître aux Romains : « Ne vous faites pas justice vous-mêmes, bienaimés, mais laissez place à la colère, car il est écrit : C'est moi qui fais justice ! C'est moi qui paierai de retour, dit le Seigneur. »

La colère que nous exprimons sera celle de Dieu et c'est Sa justice qui agira.

Ce n'est qu'après avoir nommé le mal, identifié l'ennemi en tant qu'ennemi, que nous pouvons nous engager dans cette tâche, oh combien difficile, de faire le bien, de ne pas nous laisser vaincre par le mal, mais être vainqueur du mal par le bien.

Amen.

Musique : By the river of Babylon

Ouvrages utilisés : Lytta Basset « Saint colère » Labor et Fides ;

Lire et dire « Psaume 137, l'impossibilité du chant » ;

Thomas Römer « Psaumes interdits »

et entretien avec Otilie Bonnema